

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 38

Artikel: Lo vin nové et lo référandon
Autor: C.-C.D.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187141>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Faire la pluie et le beau temps. Disposer de tout commander en maître, grâce au crédit, à l'influence dont on jouit.

Etre à couvert de la pluie. Avoir une fortune solide ou une puissante protection.

Etre ennuyeux comme la pluie. Etre excessivement ennuyeux.

Se jeter, se cacher dans l'eau de peur de la pluie. Se jeter dans un grand inconveniènt pour en éviter un moindre.

Après la pluie le beau temps. La joie succède souvent à la tristesse ; après une situation fâcheuse en vient une autre qui est préférable.

Petite pluie abat grand vent. Comme il vient souvent de la pluie quand le vent s'apaise, on dit au figuré : Il faut quelquefois peu de chose pour apaiser une grande querelle.

De grand vent petite pluie. Comme un grand vent est souvent suivi d'une petite pluie, de grands éclats de colère n'aboutissent souvent à rien de grave.

Ce sont les petites pluies qui gâtent les grands chemins. De petites dépenses multipliées deviennent ruineuses.

Pluie d'avril vaut mieux que le chariot de David. Il vaut mieux qu'il pleuve et que le ciel soit couvert en avril, que si l'on avait alors des nuits sereines et qu'on vit le Chariot de David et les autres constellations.

Terminons par quelques remarques scientifiques.

Un grand nombre de causes locales influent sur la quantité de pluie qui tombe annuellement. Parmi ces causes, il faut citer les forêts. On a constaté que la moyenne des pluies a beaucoup baissé dans les pays autrefois boisés, mais dont on a détruit les forêts. Un exemple frappant nous est donné par l'Australie. Depuis quelques années, les colons de cette île se sont livrés avec une espèce de fureur à la destruction des forêts, afin de transformer le sol en prairies. Qu'en est-il résulté ? C'est que, de 1863 à 1868, la quantité de pluie tombée a diminué de moitié, et que le manque d'eau s'est fait si vivement sentir dans le district de Victoria, que des mesures énergiques ont dû être prises pour sauver les forêts encore existantes, et créer sur divers points des pépinières de reboisement.

Les contrées sillonnées de nombreux cours d'eau, parsemées de lacs, coupées de marécages, étant le siège d'une évaporation plus active, sont également sujettes à des pluies plus fréquentes. D'un autre côté, il ne pleut pas ou il ne pleut qu'à de très rares intervalles, dans les contrées entièrement dépourvues de végétation, tels que les déserts africains et américains.

Les pluies les plus abondantes sont l'apanage de quelques vallées de l'Asie centrale, où l'on a observé une chute d'eaux pluviales de 37 cm, dans une seule journée. Dans certaines localités au pied de l'Himalaya, la hauteur d'eau tombée annuellement s'élève à 17 mètres, soit 30 fois plus qu'à Paris et à peu près la hauteur d'une maison de six étages.

Nos averses de temps d'orage ne peuvent donner qu'une faible idée de ces pluies de l'Inde, qui, tombant verticalement en jets droits et serrés, ne présentent aucune solution de continuité, et s'épanchent en véritables cataractes pendant trois mois de l'année, de la fin de mai à celle d'août.

Quelques étymologies vaudoises.

Dans la dernière séance de la Société d'histoire de la Suisse romande, tenue à Yverdon, on a donné l'étymologie des noms de quelques localités du canton, en commençant, naturellement, par Yverdon.

Yverdon, qui existait déjà avant l'occupation de l'Helvétie par les Romains, portait le nom d'*Ebur-dunum* en langue anglo-celtique, que Loys de Bochat traduisait par : *colline à l'embouchure d'une rivière*, M. Martignier par : *forteresse du Buron* (rivière à Yverdon), mais qui signifie en réalité, d'après M. Adolphe Pictet : *castel sur l'eau*, du celtique *eb ur dun* : sur eau Castel.

Quant au *Buron* à Yverdon, au *Boiron* près Morges et au *Boiron* près Nyon, cela signifie un ruisseau bruyant, transportant graviers et sables, du verbe latin *burrio, burrire*, qui rend un bruit sourd, comme quand l'eau bouillonne, d'où dérive *bruire*.

La Tour-de-Peilz. Le mot *Peilz* doit s'appliquer, non pas au bourg de cette commune, mais à la pointe de *Peilz*, digue rocheuse, sur laquelle le bateau à vapeur l'*Hirondelle* est venu briser sa quille. Cette roche, qui part de la pointe de *Peilz*, s'enfonce graduellement dans le lac ; c'est un môle ou digue naturelle dont le nom dérive du latin *pila*, qui signifie : *môle, digue contre les eaux*. Le nom régulier en latin est *turris pilae* : la *tour de la digue* ; le mot *pilae* renferme les 5 lettres *p e i l a*, et en remplaçant l'*a* par *z*, nous aurons *Peilz*.

Le Treytorrens (Lavaux). La lisière à l'embouchure de la Baye de Montreux, se nomme encore le *Trait de Bay*. En 1335, les frères Seschaulz de Blonay avaient le droit de pêche sur cette zone. Ils vendaient ce droit, cette année-là, au monastère d'Hauterêt, près Palézieux, et l'acte latin désigne cette zone par *Tractus de Bay*. En latin, *tractus* signifie : *trainée, zone, lisière, contrée, pays* ; en latin, le substantif *torrents* signifie bien torrent, ruisseau, mais l'adjectif *torrents* veut dire *brûlé, desséché par le soleil*. Cet adjectif s'applique pour exprimer une fontaine tarie, desséchée, et joint au mot *zone*, il indique une *zone desséchée par le soleil*, ou si vous voulez, *zone torride* pour *Treytorrens*.

J. F. P.

Lo vin nové et lo référandon.

Su l'air dè la tsanson dão père Grise :
Les Jésuites, cette fois (bis).

L'an quattro-veingt-houitantè-dou (bis)

Po lè vgnolans sein lo sou (bis)

Ne sarà diéro bon ;

Kà mé d'on bossaton

Porrài bin restà vouido

Dè novi ; (bis)

Dè cé fameux liquido,

Dè cé vin d'arabi.

—
Avoué cein que va étrè rà, (bis)

Sarà dè pourra qualitâ ; (bis)

Kà cé tsancro dè vin,

Atant què dão ricin,

Farà férè la potta,

Sein jamé (bis)

Férè bailli 'na nota

Po no reindre on pou dié.

—

Ora se cé vin n'est pas bon, (*bis*)
 L'est la faute ào référandon, (*bis*)
 Que met lè libériaux
 Contrè lè radicaux,
 Po cein que l'ont pè Berna
 Décidâ (*bis*)
 D'allumâ 'na lanterna
 Que dâi no z'inspettâ.

—
 La *Gazetta* que n'ein vaô rein, (*bis*)
 Preteind que faut laissi lè dzein (*bis*)
 Tranquillo per tsi leu ;
 Et no dit que d'ailleu
 Cé nové *Secretéro*
 Fédérat (*bis*)
 Ara pe gros saléro
 Qu'on conseiller d'Etat.

—
 Lo *Nouvelliste* dit : « Por mè, (*bis*)
 Tràovo que l'ont bin dâo toupet (*bis*)
 Dè volliai rebouilli
 Pertot dein lo pâys ;
 Ye faut laissi l'écoula
 Ao canton ». (*bis*)
 Et no met dein la boula
 Tot cé référandon.

—
 La *Revue* repond : « L'est bon ! (*bis*)
 Vo m'einbétâ ; cäisi-vo don ! (*bis*)
 Se cein va bin tsi no,
 N'est pas dinsè pertot.
 Lâi a dâi Jésuite
 Que faut frou ; (*bis*)
 Et faut 'na loi dè suite
 Por avâi dâo repou. »

—
 Mâ Bacchus que veillive ào gran, (*bis*)
 Et que volliavè fêre on an (*bis*)
 Que ne sâi pas vouâisu,
 S'ein est bin repintu
 Quand l'a vu cé grabudzo
 Per tsi no ; (*bis*)
 Et craque ! lo déludzo
 Est venu ào gallo.

—
 « Se pâovont pas mi s'accordâ, (*bis*)
 Tant pî por leu, se s'est peinsâ ; (*bis*)
 Se l'ont dâo trâo bon vin,
 Sè faront dâo chagrin ;
 Kâ quand l'ont bu on verre,
 Clliâo Vaudois, (*bis*)
 Sont pî què dâi tonaire
 S'agit dè lè calmâ. »

—
 Adon s'est de : « Por eimpatsi (*bis*)
 Que n'aulton trâo sè remotsi, (*bis*)
 Lâo faut dâo penatset
 Po lâo clliourè lo hè. »
 L'est porquiè la veneindze
 Fâ pedi (*bis*)
 Mâ foudra qu'on sè veindze
 Ein fifeint l'arabi.

C.-C. D.

C'est une âme.

Putney est un joli village qui s'étend sur la rive droite de la Tamise. C'est l'endroit le plus favorable pour assister à la lutte annuelle de Cambridge et d'Oxford.

On sait de quelle importance est en Angleterre cette course de bateaux. Dès le matin, toute la population de Londres et des environs est sur pied. La foule vient s'échelonner sur les deux rives du fleuve, au risque d'avoir les pieds baignés par la marée montante. Chacun porte les couleurs du parti pour lequel il parie, bleu foncé pour Oxford, bleu clair pour Cambridge. Les croisées, les terrasses, les cheminées et les toits sont couverts de curieux. Partout circulent les bouteilles de claret et de vin de champagne, les pâtisseries substantielles, les tranches de bœuf et de jambon, les verres de Porto et de Scherry. Des pavillons flottent sur toutes les embarcations, des drapeaux sur tous les cottages. C'est une fête nationale : au moment où s'ouvre la course, l'Angleterre est ivre.

Le docteur G. Barton s'était promptement mis à l'unisson de l'ivresse nationale. Dans son joli cottage, un des plus jolis de Putney, tout enveloppé de lierre et de chèvrefeuilles bourgeonnants, il y avait en ce moment assez nombreuse compagnie de jolies femmes. La plus jolie était à coup sûr la femme du docteur, à moins que ce ne fut la troisième de ses sœurs ; elle en avait quinze. Cinq seulement étaient venues à la fête ; les autres étaient restées à la maison avec leur mère, ou s'étaient disséminées dans les maisons amies, sur les coteaux qui bordent la Tamise. Toujours est-il que, parmi ces cinq filles à marier, il y en avait une d'une éclatante beauté, de cette beauté anglaise qui ressemble si fort au bouton de rose, où à ces fruits savoureux qui sollicitent la soif à la fin de l'été.

Elle avait les yeux bleus, les lèvres rouges, le teint blanc, les cheveux blonds, ainsi qu'il convient à une belle Anglaise, mais tout cela était au plus haut degré de la perfection. Ce qui est plus rare, elle était bien faite, bien proportionnée ; une taille ronde, un buste élégant, les épaules bien dessinées, des bras longs, des doigts effilés, une démarche qui trahissait l'équilibre et l'heureux accord des membres inférieurs, et enfin les pieds, non pas les plus mignons, mais les mieux faits que l'on pût voir. Je les aperçus jusqu'à la cheville comme elle montait l'escalier et je ne pus me défendre de penser que chez une belle personne un pied solide est nécessaire. J'ai mes autorités : les statuaires de l'antiquité et les grands peintres de la Renaissance. Ce sont les coroniens qui font les pieds mignons.

Quand je vis miss Jane au milieu de ses quatre sœurs, elle me fit l'effet d'un diamant entouré de perles. Je fus littéralement ébloui. La petite fille parut prendre goût à mon trouble et se plaître à l'augmenter. Elle me regarda en souriant, ce qui ajoutait encore à son éclat par l'éclat de ses dents, et me dit d'une voix caressante comme son regard.

— Ma sœur, — elle désignait la femme du docteur, — nous a chargées de nous occuper de vous. Venez.

Elle me prit tout familièrement par la main et me conduisit sur un large balcon où six sièges étaient préparés. Je m'assis au milieu de cet essaim de jeunes filles. Je ne ressemblais pas mal à un henneton sur un bouquet de fleurs.

Alors commença la conversation.

Elle fut d'abord banale, comme il sied entre nouvelles connaissances et en si nombreuse compagnie ; puis elle prit un tour plus original. Miss Jane, aussi bien que ses sœurs, lisit beaucoup. Je ne saurais dire qu'elle eût l'esprit cultivé, mais elle était très au courant de toutes choses en littérature, même en littérature française. Elle connaissait tous les romans nouveaux beaucoup mieux que moi et ne laissait pas que de les lire, quoiqu'elle fût scandalisée des scènes qu'elle y rencontrait.